

Poésies Françaises

d'un

Auteur Espagnol.

Ainsi les fruits d'un léger badinage
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.

GRESSAT, Épître à ma muse.

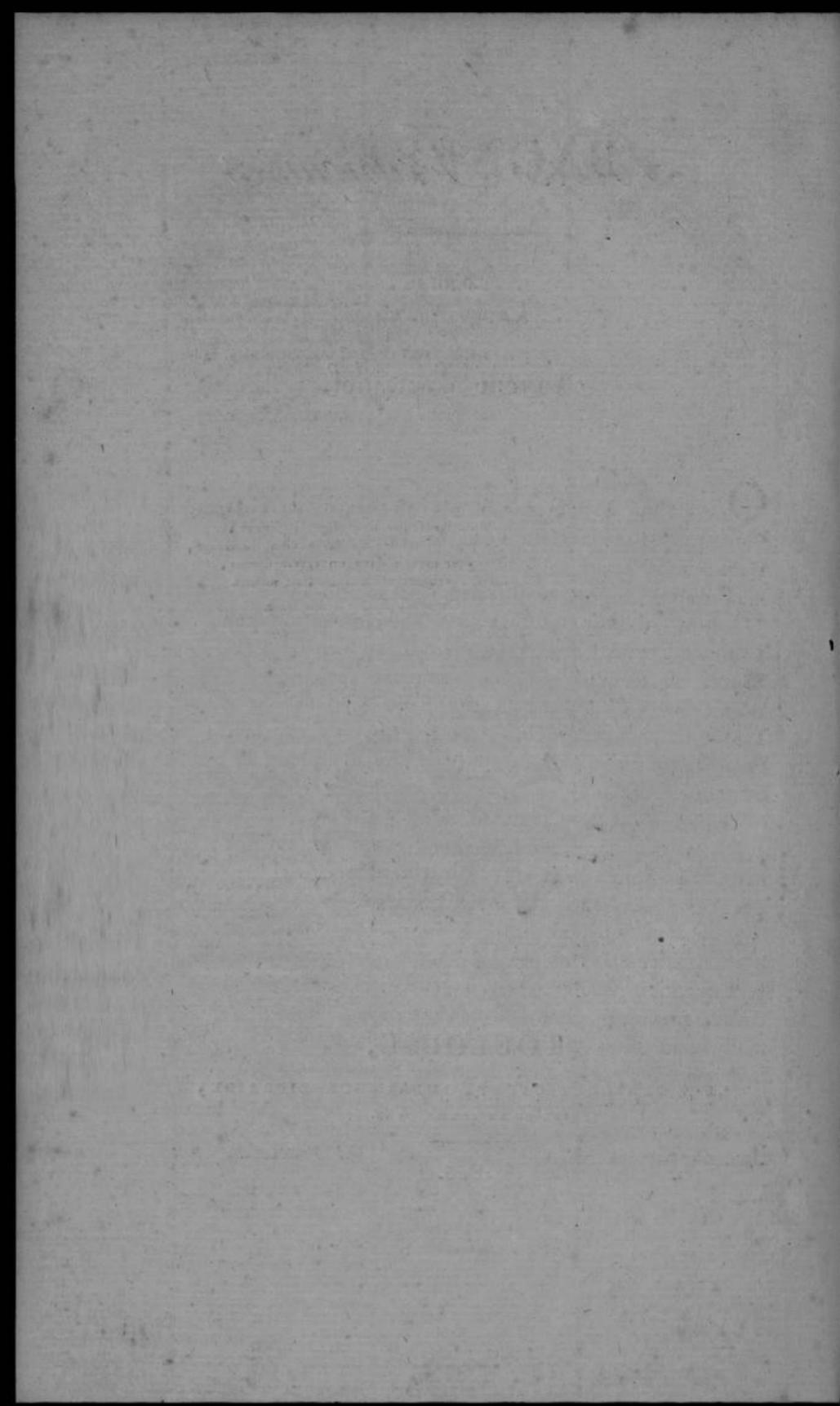


TOULOUSE,

CHEZ BENICHET CADET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DE LA POMME, N° 28.

1825.



BAGNÈRES.

Bagnères, ce lieu charmant, où le plaisir a ses autels à côté de ceux d'Esculape, et veut être de moitié dans ses miracles ; séjour délicieux, placé entre les champs de Bigorre et les prairies de Campan, comme entre la richesse et le bonheur.

RAMOND, *Observ. sur les Pyrénées.*

QUE j'aime à voir ces monts où ma naïve enfance
Contempla l'univers de l'œil de l'innocence ;
Quand mon cœur interdit n'osait s'épanouir
Aux objets imposans qui venaient m'éblouir !

Tantôt du noir sommet, en blanchissante gerbe,
Tombait à grand fracas la cascade superbe ;
Tantôt un beau nuage, en immense turban,
Dorait les pics aigus, de son flanc éclatant ;
Tantôt la chèvre ardente, au gré de son caprice,
Bondissait ou paissait au bord d'un précipice,
Et tantôt l'aigle altier, par de sauvages cris,
Réveillait les échos dans le désert surpris.

Tandis qu'en m'arrachant à ce pompeux théâtre,
Parmi les doux élans de mon âme idolâtre,
Dans le creux des vallons je plongeais d'un pas lent,
J'arrive dans un bourg, où l'essaim bourdonnant
D'acheteurs, de vendeurs, ce mouvant nouveau monde,
Remplit mon faible esprit de surprise profonde.
Traits, manières, habits, langage, ton, gaité,
Tout fesait d'un village un pays enchanté.
Je venais de quitter tant de tristes chaumières !...
Ce n'était point encor, délicieux Bagnères,
Le tableau ravissant de tes riches bosquets,
Ombrageant les maisons, couronnant les sommets,

Et bordant les ruisseaux ; ce n'était point l'enceinte
 Qui devait dans mon cœur éterniser l'empreinte
 Des talens, de l'esprit, de l'accueil élégant
 Qui de son charme heureux embaume chaque instant.

Si l'auteur du Mondain, ce libertin volage,
 Si Voltaire abhorré sur les rives du Tage,
 Si son génie heureux eût joui quelque jour
 Des sublimes beautés de ce charmant séjour,
 Il n'eût point épuisé l'ardeur de son étude
 A chanter de Ferney la morne solitude ;
 Mais il aurait tracé, de son vif coloris,
 Du brillant tourbillon les danses et les ris,
 Le cercle, où chaque mets qu'on apporte à la table,
 Par le sel des bons mots rendu plus délectable,
 Caresse l'appétit, prépare l'amitié,
 Et fait régner autour la noble liberté.

On entame bientôt l'ordinaire revue,
 Sur des tons différens sans cesse rebattue :
 Molière est applaudi pour l'esprit et le sel ;
 On admire surtout Voltaire universel,
 Et Corneille le Grand et le tendre Racine,
 Et ce hargneux Boileau, que mon cœur abomine,
 Pour avoir épanché son fiel sec et rongeur
 Sur des plats écrivains rampans dans le malheur ;
 On vante de Rousseau l'entraînante éloquence,
 Et du Fablier naïf l'heureuse négligence.

Mais Dryden, Thomson, Pope, et bien d'autres anglais,
 Remplacent à leur tour le parnasse français.
 Ces sublimes auteurs, ces premiers des poètes,
 En maîtrisant les cœurs agrandissent les têtes....
 On trouve en général ce ton exagéré ;
 Mais d'un maintien poli le français éclairé
 Sourit à l'air naïf de ma triste sentence,
 Et confirme à regret la juste préférence.

Quand le tour est venu des auteurs castillans,
 Je les trouve ampoulés, mais d'esprit pétillans.

Cervantes remplit tout de son vaste génie ;
 Mais ce grand prosateur eut toujours la manie
 D'enfiler des vers durs, rampans et sans couleur,
 Pour Lope, Calderon, et maint fameux auteur,
 Voici le résumé de ma franche censure :
 Ils n'ont jamais connu ni l'art ni la nature.
 Dans Melendez pourtant à la fois nous avons
 Gesner, Catulle, Ovide, Horace, Anacréon ;
 Tapia qui sur le Pinde en riant se promène,
 Et Samaniego, rival de Lafontaine.

Paraissez, Italiens, devant ce tribunal,
 Et subissez l'arrêt d'un juge impartial.
 Je trouve Dante obscur, et Pétrarque insipide ;
 L'Orlande est un fatras. Le chef-d'œuvre d'Armide,
 Ce trésor de beautés, ravit mon jugement.
 Qui, malgré son absurde et long enchantement,
 Surtout malgré Boileau, mon idole est le Tasse :
 Et qui ne sait par cœur le divin Métastasse ?
 Alfieri, c'est toi qu'on ne lit qu'en tremblant,
 C'est toi qui fais connaître et haïr tout tyran ;
 Et c'est moi qui, guidé par tes élans sublimes,
 Bégayai ton éloge en italiennes rimes.

Passons aussi le Rhin, marchons sur l'autre bord.
 J'ai lu les beaux esprits qui brillent dans le nord ;
 Mais s'il faut qu'entre nous sans détour je m'explique,
 Ils ne méritent pas l'honneur de la critique ;
 Et Kant et ses pareils avec leurs missions
 Remplissent les cerveaux de folles visions.

Au moment de quitter l'entretien et la table,
 Pour combler l'agrément de ce congrès aimable,
 On boit à la santé de tout grand écrivain,
 L'honneur de son pays, l'amour du genre humain.

Bientôt la promenade étale l'élégance,
 Le goût et la beauté, tout l'éclat de la France ;
 Chacun donne l'essor à ses penchans divers,
 Et l'on jouit en paix des dons de l'univers.....

Mais, hélas ! tout excès, en éteignant la flamme
 Qui fait vivre le corps, abrutit bientôt l'âme :
 Le patient alors, au lit de la douleur,
 Appelle à son secours le bain réparateur,
 Et le destin, propice à ce sol de Barège,
 Se plut à le douer du plus beau privilège.

Ce malade courbé, perclus et catarrheux,
 Qui poussait nuit et jour des soupirs langoureux,
 Et voyait du trépas tout l'appareil lugubre,
 En goûtant de ces bains l'influence salubre,
 Sent ses nerfs tressaillir, et ses membres dispos,
 Agités en tout sens, haïssent le repos.
 Je ne finirais point en chantant tes prodiges ;
 Mais après la santé les plus heureux prestiges,
 Ce sont le tendre accueil, le goût, la propreté,
 Et tous les agrémens de la société.

O mon cher Aragon, que ta triste indigence
 Est loin de cette gloire et de cette opulence !
 La nature prodigue épand à pleines mains
 Tous les germes féconds du bonheur des humains ;
 Mais, loin de seconder les faveurs de ta mère,
 Tu languis sans ressource au fond de ta misère....
 Ma muse, au souvenir de ton destin fatal,
 Succombe.... et s'assoupit sous le poids de son mal.

MON ARRIVÉE
A TOULOUSE.

Salve, magna parens frugùm.....
Magna virùm.....

SALUT, terre des arts, séjour de la science,
Beau ciel dont la lumière éclaira mon enfance !
Les charmans souvenirs fourmillent sous mes pas.
Ici, de la beauté les ravissans appas
Remplirent tous mes sens d'agréables alarmes ;
Là, la tendre amitié me fit verser des larmes ;
Ailleurs, un respectable et savant professeur,
En guidant mon esprit, imprimait dans mon cœur
Des penchans vertueux et des mots de sagesse.
Encore, en écoutant sa voix enchanteresse,
Je contemple, attendri, son regard paternel.
Ah ! lorsque je lui dis mon adieu éternel,
Combien il me montra, dans ses douces étreintes,
Son intérêt si vif, son amour et ses craintes !
Peut-être qu'au milieu du tourbillon mondain,
Ses soins et son aspect, encor dans le lointain,
En marchant, aveuglé, sur le chemin du vice,
Arrêtèrent mes pas au bord du précipice.

Que tes bienfaits sont chers à mon cœur palpitant !
Surtout, que je bénis le précieux instant
Où ton savoir m'ouvrit la brillante carrière
Qui mena mon esprit au sein de la lumière !
Si j'ai brisé les fers de mon premier état,
Si j'ai jamais joui, dans son sublime éclat,

Du génie enchanteur des chœurs de la Grèce,
 C'est aux soins assidus de ta rare tendresse
 Que je dois mes succès. Je saisis ce trésor,
 Et prenant aussitôt un courageux essor,
 Je planai sans rival sur la vaste nature ;
 Et des imitateurs quittant la route obscure,
 Je franchis le sommet du Parnasse espagnol.

La timide ignorance, interdite à mon vol,
 Peut-être avec mépris sourit à mon audace.....
 Je veux, je l'ai juré, changer enfin la face
 De nos vers dégradés par de vicilles erreurs.

Laissons notre patrie en proie à ses fureurs,
 Et fuyons les accès d'une douleur stérile.
 Contemplons à loisir ce vignoble fertile,
 Ce fleuve déroulant ses flots tumultueux,
 Ou déployant en nappe un cours majestueux ;
 Ces superbes maisons qui parent la campagne,
 Ces jardins ravissans, cette belle montagne,
 Ces quais longs et pompeux, ce pont solide et grand,
 Et ces digues enfin qui domptent le courant.

Au-delà j'aperçois le canal magnifique,
 Qui, joignant les deux mers par son lit pacifique,
 Conduit la belle nef, et d'un vol triomphant,
 Du berceau de l'aurore aux rives du couchant,
 Par un échange heureux, enrichit la patrie
 Des dons vivifiants de l'humaine industrie.

Mais des titres plus beaux rehaussent ta splendeur.
 Au milieu du chaos, où l'essaim destructeur
 Des barbares du nord plongea l'Europe entière,
 Ce fut ton noble sol, ce fut ton sanctuaire,
 Qui, tel que de Vesta l'inviolable autel,
 Conserva des beaux-arts le feu perpétuel.

Flore, avec tout l'attrait de son divin sourire,
 Prodiguant les trésors de son charmant empire,
 Depuis ces temps obscurs, couronna tous les ans,
 Dans ses jeux solennels, les esprits renaissans.

D'un triomphe si beau l'Europe émerveillée,
Et de son long sommeil à la fin réveillée,
Imita ton exemple, et les sociétés
Des savans à l'envi peuplèrent les cités.

Mais Toulouse enfanta leur sublime modèle ;
Et c'est aux doux bienfaits d'une source si belle,
Que mon faible talent doit le rare bonheur
D'être à Toulouse encor admis avec honneur.

Salut, terre des arts, séjour de la science,
Beau ciel dont la lumière éclaira mon enfance!



LE TASSE.

Par che la terra e l'acqua , e formi e spiri
Dolcissimi d'amor sensi e sospiri.

Gerus. 16-16.

POURQUOI nourrir toujours la fatale manie
De ternir les vertus et les dons du génie ?

Le Tasse, il est trop vrai, tombe dans le clinquant ;
Il est, dans sa magie, absurde et fatigant,
Et change tout à coup la plus belle personne
En fée, en intrigante, et puis en amazone ;
Mais ces défauts réels sont plus que rachetés
Par un riche trésor de sublimes beautés.

Ses héros sont plus grands que ce pieux Énée,
Qui, devant l'ouragan, sent son âme glacée ;
Ils valent cent fois mieux que tous ces Hottentots,
Qui, sous les murs de Troie, entassent de gros mots.

Mais c'est son vaste plan, c'est sa belle ordonnance ;
C'est le grand mouvement, la juste dépendance
Où tout marche de front ; c'est son style enchanteur,
Qui d'extase en extase emportent le lecteur.

La terre est ébranlée à la trompette rauque,
Qui, par un son lugubre, à la guerre provoque,
Dans le Tartare affreux, l'immense bataillon
Des esprits infernaux en bruyant tourbillon.....
Mais quel charmant attrait, quelle molle cadence,
Quelle brûlante ardeur, quelle tendre nuance
Ont ces tours sensuels, ces soupirs languissants,
Et ce parfum d'amour qu'exhalent tes accens !

Hélas ! ta passion fut enfin la folie,
Qui causa pour toujours le tourment de ta vie.

Au lieu de l'adoucir , bientôt tu fus traité
 Avec la plus barbare et lâche cruauté ;
 On redoubla tes fers , et ce fut la réponse
 Que fit à tes écrits le *magnanime* Alphonse.
 Le petit Ferrarais trouvait-il que ton cœur
 Se montrait trop sensible aux charmes de sa sœur ?
 S'il fut scandalisé qu'un sublime poète
 Apportât pour tout bien les lauriers de sa tête ,
 Léonore pensait je crois tout autrement.
 Avec plus de douceur et plus de jugement ,
 Elle accueillit les chants fondateurs de sa gloire ;
 C'est par eux qu'elle vit au temple de mémoire.
 Son malheureux amant en pleurant l'y plaça ,
 Et sur ce trône auguste à jamais régnera.

Oui , charmante princesse , oui , tendre Léonore ,
 Le plus beau monument dont l'Europe s'honore ,
 Plus fort et plus brillant que le marbre et l'airain ,
 Tel que n'en eut jamais le plus grand souverain ,
 C'est ton char de triomphe , où , bravant les outrages
 Du temps sourd à nos cris , tu reçois les hommages.

La renommée embouche au devant son clairon ;
 Et tandis qu'aux éclats de ce sublime son ,
 Glorieuse , elle sert d'écuyer et de guide ,
 En proclamant le Tasse et Léonore-Armide ,
 Remplit tout de leurs noms..... et l'envie aux abois
 Tombe dans le néant sans serpens et sans voix.

SUR

LE POÈTE ANGLAIS

THOMSON.

Quelle profusion d'images ! quelle magnificence d'expressions ! Rien de si frais que son printemps, de si brûlant que son été, de si riche que son automne, de si sombre que son hiver.

DÉLAL. *Préf. trad. géorg.*

J'OSAI, dans les accès d'une folle entreprise,
Emprunter les accens des bords de la Tamise.
Sur les rives du Tage et de l'Ebre étonnés,
En dépit d'Apollon, je fis des vers anglais.
Le divin Pope était, dans mon vol téméraire,
Par ses traits éclatans, mon ange tutélaire.

Thomson à ses côtés, sans froides liaisons,
Répandait en torrens ses sublimes saisons,
Et dédaignant les soins d'une exacte structure,
Tel qu'un aigle il planait sur l'immense nature.

Que son rival est loin de ses transports anglais !
La Harpe, cet oracle adoré des Français,
Elève Saint-Lambert à la première place.
Saint-Lambert est pour moi plein d'ennui et de glace.
Tandis qu'il range, lime, arrondit ses morceaux,
Thomson donne la vie à ses mouvans tableaux ;
Il maîtrise mes sens, il emporte mon âme,
Et transmet à mon cœur sa bouillonnante flamme.
Je me sens tout à coup, en répétant ses vers,
Embrassé par l'été, frissonnant dans l'hiver,

Charmé par le printemps , et courbé , dans l'automne ,
 Sous le poids accablant des présens de Pomone.
 Dans le déluge il peint l'ouragan en fureur ,
 Des flots amoncelés l'immense profondeur ,
 Et le ciel entr'ouvrant ses cataractes sombres.....
 Je regarde en tremblant tant d'horribles décombres ;
 J'entends à grand fracas les rochers s'écrouter ,
 Et , comblant les vallons , tonner , bondir , rouler.
 C'est ainsi que son vol sur l'univers s'élance ;
 Mais bientôt , sous l'attrait d'une douce nuance ,
 De Lavinie il peint la charmante pudeur ,
 Qui du beau Palémon captive le grand cœur ;
 Et le bain transparent dans lequel Musidore ,
 Tandis que tout son corps de honte se colore ,
 En quittant ses habits , et déroulant ses bas ,
 Etale un teint d'albâtre et de divins appas.

Dans l'accès , il est vrai , de sa verve magique ,
 Il se sert d'une langue et forte et poétique ;
 Mais il sait bien jouer de ce bel instrument ,
 En donnant à ses tons de nouveaux mouvemens.

Le vulgaire , ébloui par une vaine pompe ,
 Vante le Castillan pour les vers.... On se trompe :
 Ses mots ont d'ordinaire une énorme longueur ,
 Occupent trop de place et manquent de vigueur ;
 Ils prêtent au discours de la magnificence ,
 Et donnent de l'éclat à la haute éloquence.
 Mais les vers sont plus vifs ; ils exigent souvent
 Le tranchant laconisme et le prompt mouvement.

Dans vingt ans de travail , sur un très-long poème
 D'espagnoles saisons , je l'ai senti moi-même.
 Cependant j'ai risqué le rithme imitatif ,
 Que repoussait chez nous l'idiome rétif.
 Mon printemps a gagné plus d'un docte suffrage ;
 Mais , qui me garantit le reste de l'ouvrage ?

Je voudrais dans mes vers de la rapidité ,
 Pour occuper l'esprit sans nuire à la clarté.

C'est l'anglais qui remplit la belle poésie,
 En donnant aux objets le charme de la vie.
 Le français plus timide, et soumis à des lois
 D'une extrême rigueur, n'ose élever sa voix.....
 Mais je vois qu'à l'envi Thalie et Melpomène
 Ont fixé leur séjour sur les bords de la Seine :
 Ce triomphe est bien beau, bien pur et bien flatteur,
 Pour le cœur d'un français ; je le crois supérieur
 A tous ces monumens de conquête et de gloire
 Que sur des flots de sang préconise l'histoire.
 Gardez ce feu sacré, chassez les avortons
 D'un goût dénaturé, qui sur de faibles tons
 Osent de plus en plus avilir ce théâtre,
 Dont le vrai connaisseur fut toujours idolâtre.



LE NATURALISTE.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

VIRG.

UN esprit lumineux, un cœur pur et sensible,
Une santé robuste, un courage invincible
Pour affronter tantôt des périls effrayans,
Et tantôt un long cours de travaux accablans :
La nature à ces dons marqua son interprète.

C'est le génie ardent qui forme le poète ;
Mais il rime partout, chez lui, dans un verger,
Dans un cercle d'amis, sans trouble et sans danger ;
Il triomphe, il jouit au milieu d'une fête ;
Sa brillante couronne est toujours toute prête.
Le savant, entouré de réactifs affreux,
Auprès d'un feu d'enfer et de fourneaux fumeux,
Travaille nuit et jour à quelque expérience
Qui trompe trop souvent sa vive impatience ;
Content d'avoir en gaz changé les flots de l'eau,
Et montré le pouvoir de son être nouveau.

Bientôt, abandonnant son toit et son aisance,
Tout chargé d'instrumens, le voilà qui s'avance.
Au bord d'un gouffre affreux il gravit les penchans,
Et grimpe aux pics aigus sur des glaciers glissans ;
Et jouissant enfin de sa belle victoire,
Tout fier, il établit son frêle observatoire.
Là, dans un tube étroit, rempli de vif argent,
Il trouve la hauteur du sommet effrayant ;
Il éprouve bientôt la vertu électrique,
Et suit dans ses détours la force magnétique.

Jouissant à son gré de la clarté des cieux,
 Et d'un beau télescope aidant ses faibles yeux,
 Il fixe, par les traits de son calcul sublime,
 La comète qui court s'enfoncer dans l'abîme;
 Prédit ses mouvemens, ses chocs, et les revers
 Que couve le vieux temps pour changer l'univers;
 Mesure les grands corps qui roulent sur nos têtes;
 Vole en son faible esquif au-dessus des tempêtes,
 Leur enlève la foudre, et verse, en un instant,
 Sur les prés abreuvés un secours bienfaisant.

Dans ses courses souvent tout le jour il travaille,
 Et la nuit, satisfait, il couche sur la paille.
 Rentré dans ses foyers, ses mœurs de l'âge d'or
 Commandent le respect, et font tout son trésor.....
 Qu'on ne me parle plus de ces scènes sanglantes
 Qui ternissent l'éclat des âmes conquérantes,
 Où Mars conduit partout, sur son char destructeur,
 Au bruit du bronze affreux, la démence en fureur,
 Qui chante son triomphe et répand ses ravages
 Sur hameaux et cités, et coteaux et rivages!



LA MATINÉE D'AVRIL.

Parturit almus ager, zephyrique tepentibus auris
Laxant arva sinus.

VIRG.

QUEL éclat blanchissant ! quel fleuve radieux
Coule vers l'orient de la cime des cieux !
Quels réseaux enflammés déroulant les nuages
Rehaussent leurs contours ondoians et volages !

Mais du centre déjà du plus beau pavillon
Se répand en torrent un énorme sillon,
Dont la vive splendeur relève, émaille et dore,
Sur son char triomphant, le manteau de l'aurore.
Le soleil tout à coup darde un trait... et bientôt
Versant de tous côtés son immense dépôt,
Des milliers de rayons enflamment la nature,
Et des perles sans fin argentent la verdure.
De coteaux en coteaux l'amour et la gaité
Mêlent à leurs chansons l'ardente activité....

Je vois d'un œil ravi les teintes nuancées
Des plus riantes fleurs, mollement balancées
Par le souffle embaumé du zéphir caressant,
Attirer à l'envi la main du tendre amant,
Pour les rendre en tribut aux pieds de son idole.
Il cueille le jasmin, la rose, la viole,
La tulipe, l'œillet, et la pervenche encor,
Que l'éloquent Rousseau prenait pour son trésor.

Le lis étale au loin la blancheur de sa tige,
Et le vif papillon sur sa coupe voltige ;
Mais ce bijou doré part, s'éloigne d'un trait,
Et dans le bois touffu s'enfonce et disparaît.

Le chantre des forêts tantôt pleure et soupire,
Tantôt d'un air pensif se tait ou se retire,
Et, déployant tantôt son ramage brillant,
Elève jusqu'au ciel son triomphe éclatant.

De chevreaux bondissans une troupe légère
 Court, s'arrête et regarde, et reprend sa carrière ;
 Les oiseaux, emportés d'un secret mouvement,
 Proclament en concert leur tendre sentiment ;
 Quand la terre, entr'ouvrant ses entrailles profondes,
 Verse, dans les tuyaux des racines fécondes,
 Le suc alambiqué qui monte, redescend,
 S'incorpore à l'air pur que la sphère lui rend ;
 Et parcourant les tours de l'immense branchage,
 Déploie en éventail le verdoyant feuillage.
 Bientôt, après les fleurs, les fruits délicieux
 Caressent l'odorat, le palais et les yeux,
 Rafrâchissent le sang, et mêlent leur essence
 Au chyle qui nourrit notre frêle existence.

L'homme renaît aussi ; son cœur est plus content,
 Ses membres plus dispos, son esprit plus ardent ;
 Le génie aussitôt embrasse la nature,
 Et dessine à longs traits sa sublime structure,
 Maîtrise les humains, enchaîne leur fureur,
 Et les guide au séjour du paisible bonheur.....

C'est toi, divin soleil, c'est ta flamme féconde
 Qui meut, pénètre, anime et fait germer le monde.
 De la Perse au Pérou, les sensibles mortels
 Partout à ta puissance ont dressé des autels :
 Leurs offrandes étaient les dons de l'innocence ;
 Mais le vil fanatisme et l'aveugle ignorance
 Pervertirent ton culte, et des moustres affreux,
 En trompant les mortels, usurpèrent leurs vœux.

Salut, astre éclatant ! Si dans mon grand poème
 Je m'éleve parfois au-dessus de moi-même ;
 Si, dans ce long travail, quelque fougueux élan,
 Brille dans le chaos de mon faible talent,
 C'est au don créateur de ta belle influence,
 Que je dois le tribut de ma reconnaissance.

Salut, roi des saisons, flambeau de l'univers !
 Viens, enflamme mon cœur, et règne dans mes vers !

L'HOSPITALITÉ.

Doux monumens d'estime et de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.

VOLT. *Temple de l'amitié.*

Nous sommes donc logés dans le palais d'Armide :
Ce n'est pas son orgueil ni sa rage perfide ;
C'est sa rare beauté, ce sont ses agrémens,
Sa grâce enchanteresse et ses vifs sentimens.

Je l'ai dit mille fois : le français par essence
Est franc, hospitalier et plein de déférence
Envers tout étranger ; c'est un titre sacré
Pour verser à grands flots les dons de sa bonté....
Ah ! bientôt de retour dans notre solitude,
Au milieu des chagrins, la tendre gratitude
Nous fera savourer le charmant souvenir
De tant de politesse et de tant de plaisir.....
Mais mon cœur maintenant, ivre de jouissance,
Me fait quitter la plume et garder le silence.

J. M. DE F.

L'HOSPITALITÉ

Deux hommes d'élite et de génie
Furent sans cesse, associés sans cesse,
Les protecteurs nobles et utiles
De progrès sans cesse utiles.

Victor Hugo et Lamartine

Nous sommes deux hommes d'élite et de génie
Ce n'est pas son orgueil qui nous rend utiles
C'est sa pureté, sa sainte ambition
Soit grâce à l'enseignement et aux vils sentiments
Je lui dis mille fois : je t'admire par ta pureté
Et tant, hospitalier et plein de dévouement
Tous les étrangers, quel qu'ils soient
Pour venir à grands flots, les uns de la France
Ah ! l'instinct de l'homme dans notre sein
A mille fois des chagrins, la tendre hospitalité
Nous les savons le dévouement constant
De tant de politesse et de tant de bonté
Mais nous nous maintenons avec le bon sens
Ne lui laisser la peine et garder la gloire.

L. M. H.